



# 1

Je vais vous raconter ce qui est arrivé cet automne-là.  
Je commence par le plus grand des secrets.  
Je vais avouer la pire chose de toutes :  
*je voulais juste qu'elle arrête de crier.*

À l'automne 1710, j'avais quinze ans. J'avais un père et une mère et une petite sœur qui s'appelait Ebba. Nous vivions avec nos domestiques dans un immense appartement sur Riddarholmen. C'était la plus belle paroisse de toute Stockholm, remplie de palais et de magnifiques demeures.

Je croyais en Dieu, alors j'obéissais aux paroles de la Bible. Mais je croyais encore plus en mon père. Il était mon héros. Tant qu'il était là, je n'avais peur ni des fantômes, ni des assassins, ni des soldats russes. J'étais convaincue que mon père allait nous défendre jusqu'à sa dernière goutte de sang, et qu'il pouvait déjouer le diable en personne. Mais il était rarement à la maison. Ma mère, elle, était toujours présente. Enfant, si je tombais et me blessais, c'étaient ses bras rassurants que je recherchais. C'était elle qui murmurait les mots justes lorsque j'avais besoin de réconfort.

Je croyais savoir comment le monde fonctionnait. Il semblait

facile de distinguer le bien du mal, le paradis de l'enfer, la vie de la mort. Et je croyais que la vie était juste. Si seulement j'étais gentille et obéissante et que je faisais tout ce qu'on attendait de moi, alors aucun malheur ne pourrait m'arriver.

Au cours de l'été, la rumeur avait circulé que la peste était arrivée à Stockholm sur un bateau en provenance de l'autre côté de la mer Baltique. La plupart des gens, du moins dans mon monde sécurisé, ne croyaient pas aux rumeurs. La peste semblait appartenir au passé. Il était impossible qu'elle ressurgisse. «Il s'agit d'une tout autre maladie», assuraient les médecins. «Loin d'être aussi dangereuse.» Mais la peste se moquait qu'ils refusent de voir la réalité. Elle a étendu ses ailes noires sur les quartiers pauvres, où les gens vivaient dans la promiscuité. Et de là, la maladie s'est répandue dans tout le reste de la ville.

Les cloches des églises sonnaient de plus en plus souvent pour le salut des âmes des morts. Et pourtant, je n'avais pas peur. Pas même en septembre, lorsque pour finir tout le monde a reconnu que c'était bien de la peste qu'il s'agissait, avant que toute Stockholm ne soit mise en quarantaine. Seuls ceux qui pouvaient prouver qu'ils étaient en bonne santé étaient autorisés à sortir de la ville. Mais qu'est-ce que cela avait à voir avec moi? Je n'avais jamais quitté Stockholm. Le reste du pays me paraissait aussi éloigné qu'un conte de fées. Je faisais mes prières et je dormais bien la nuit, persuadée que les épais murs de pierre de notre appartement allaient nous protéger du mal. De plus, j'avais entendu dire que la bonne humeur était une arme efficace contre la peste. À quoi bon s'inquiéter alors?

Un jour, la charrette des morts est venue à Riddarholmen

chercher le fils de l'orfèvre. Puis le fils du pâtissier est parti lui aussi. Il jouait souvent avec ma petite sœur. Tout à coup, la maladie frappait des personnes que je connaissais. La catastrophe s'était introduite dans mon monde. C'était incompréhensible. Papa et maman ne voulaient pas nous inquiéter, alors j'écoutais secrètement les domestiques. D'après ce que j'ai entendu, personne ne savait comment la maladie se propageait, mais on croyait que cela avait un rapport avec la mauvaise qualité de l'air. De grands feux étaient allumés dans les rues et sur les places, pour que la fumée chasse la maladie. La fumée s'étendait comme un brouillard sur la ville, irritant les yeux jusqu'aux larmes.

Chaque matin et chaque soir, nous nous aidions mutuellement à chercher des bubons sur nos corps. Nous nous tâtions le front pour voir si quelqu'un avait de la fièvre. Ebba n'avait que cinq ans et maman a réussi à lui faire croire que ce n'était qu'un jeu amusant, mais c'est là que j'ai vraiment éprouvé la peur pour la première fois.

C'était une peur qui me rendait malade. Elle m'enserrait la poitrine et m'empêchait de respirer. Les pensées se bouscuaient frénétiquement dans ma tête sans jamais s'arrêter.

Nous étions assis autour de la grande table de la salle à manger lorsque c'est arrivé. Un bruit soudain m'a fait sursauter. Lorsque j'ai levé les yeux, j'ai vu que ma mère avait laissé tomber sa cuillère. La nappe était recouverte de taches graisseuses de soupe à la viande.

Le visage de maman était pâle et en sueur. La fièvre avait attaqué son corps en un éclair, et elle frissonnait tout en essayant de nous sourire.

– Je suis un peu fatiguée, a-t-elle dit. Vous n’avez pas besoin de vous inquiéter.

Ma mère savait toujours me rassurer d’un simple regard, mais cette fois, c’était différent. Son sourire était si rigide que les coins de sa bouche tremblaient. Et *j’ai su*, dès cet instant.

– Je dois juste aller m’allonger un moment, a dit maman, la voix aussi tendue que son sourire.

Nous l’avons regardée en silence se lever lentement et quitter la salle à manger. Lorsque mon père lui a demandé si elle voulait de l’aide, elle a simplement secoué la tête.

– Magdalena, a murmuré Ebba. Est-ce que maman va mourir elle aussi ?

Je n’ai pas osé répondre. Les pleurs formaient comme une grosse boule dans ma gorge et j’avais peur que ma voix ne se brise.

Mon unique pensée était précisément ce que je ne pouvais pas dire à voix haute : *Qu’allions-nous faire si maman disparaissait ? Qu’allions-nous devenir ?*

Papa continuait à manger sa soupe d’un air déterminé, mais je voyais bien qu’il avait peur. Pour la première fois de ma vie, je me rendais compte qu’il n’était qu’une personne ordinaire. Et contre la peste, il n’y avait rien qu’une personne ordinaire puisse faire.

Le lendemain matin, papa nous a expliqué, à moi et aux domestiques, que les premiers bubons étaient apparus sous les aisselles de maman. Les boutons noirs n’étaient pas plus gros que des grains de poivre, mais nous savions ce que cela signifiait.

Je voulais encore croire que la vie était juste. Comment ma

mère, qui n’avait jamais rien fait de mal, pouvait-elle mourir ? Certains survivaient de la peste, même s’ils étaient peu nombreux. J’ai prié Dieu que maman en fasse partie.

Nous avons aéré et brûlé des brindilles de genévrier dans toutes les pièces. Papa a tiré sur sa pipe à longueur de journée, pour que la fumée de tabac chasse la maladie. Mais l’état de maman n’a cessé de s’aggraver. Les bubons ont fleuri sur tout son corps. Ils sont devenus durs comme de la pierre, et si douloureux qu’elle hurlait dès que quelque chose les effleurait.

Ma mission consistait à empêcher Ebba d’entrer dans la chambre à coucher, et j’essayais de la distraire en lui lisant mon livre de mythes romains. Mais Ebba se tortillait dans mes bras. Elle n’était pas intéressée par les batailles que se livraient les dieux entre eux et contre des humains qui les mettaient en colère.

– Je veux voir maman, disait-elle sur un ton accusateur, sa lèvre inférieure frémissant.

Je ne savais pas quoi répondre. Je ne voulais pas être responsable d’une petite sœur. Ces dernières années, je m’étais sentie presque adulte, j’avais aspiré à commencer ma propre vie, mais maintenant, je me sentais à nouveau comme une enfant. Juste une petite fille effrayée qui avait besoin d’être réconfortée. Je me demandais pourquoi j’avais été si pressée de grandir. Pourquoi n’avais-je pas apprécié ce que j’avais et compris que cela pouvait m’être enlevé à tout moment ?

Le matin est de nouveau arrivé, et je me suis réveillée la première. Avec précaution, je me suis glissée hors du lit et je me suis postée sur le seuil de la chambre de mes parents. La lumière

pâle de l'aube était visible par la fenêtre, mais à l'intérieur, la pièce était remplie d'ombres.

J'ai entendu une respiration haletante provenant du lit. Superficielle et bien trop rapide. Le manque de ma mère me tenaillait tout le corps.

– Je t'aime, ai-je dit. Je t'aime plus que tout.

Je ne pensais pas qu'elle m'avait entendue, mais au moment où j'allais repartir, elle a murmuré mon prénom.

– Magdalena.

C'était à peine plus qu'un soupir, faible et fantomatique, comme si elle avait déjà quitté ce monde. Je voulais la garder auprès de nous, hélas je ne savais pas comment. Je savais seulement que je ne pouvais pas résister à l'interdit.

J'ai pénétré dans la chambre.

Il y régnait une puanteur de corps malade, malgré l'aération et la fumée. J'ai essayé de retenir ma respiration, pour ne pas que la peste entre dans mes poumons.

Du coin de l'œil, j'ai aperçu quelque chose flotter à côté de moi et je me suis arrêtée brusquement au milieu de la pièce. Le cœur battant, je me suis tournée, mais ce n'était que mon reflet que j'avais vu dans le précieux miroir au cadre en argent décoré. Sur la table devant lui se trouvait sa brosse à cheveux, au dos également en argent gravé. Maman avait l'habitude de s'asseoir là tous les soirs et de laisser la bonne lui brosser ses longs cheveux, pendant que je lui racontais ce qui s'était passé dans la journée, ou ce que j'avais lu dans un livre. Ce que je préférerais, c'était la faire rire. J'avais abandonné tout espoir de devenir par magie aussi belle qu'elle. C'était Ebba qui avait hérité de sa beauté blonde. Pour ma part, j'avais les mêmes cheveux foncés

et rêches que papa et mes traits anguleux ne ressemblaient à aucun de ceux de mes parents.

Je me suis approchée du lit. Maman avait retiré sa couverture et sa chemise de nuit trempée de sueur était remontée. Ses jambes étaient couvertes de traces sombres. Mais c'est son visage qui m'a glacé le sang.

La créature dont la tête reposait sur l'oreiller ne pouvait pas être ma mère. Je suis restée debout à côté du lit. J'ai essayé de retenir mes larmes. J'ai essayé de ne pas montrer à quel point j'avais peur.

Ses cheveux blonds étaient noirs de sueur et collaient à sa peau couleur de plomb. Ses lèvres craquelées étaient retroussées, ce qui lui donnait l'air d'un animal désespéré. Ses yeux étaient vides et brillants. Elle regardait autour d'elle, l'air hagard.

Je n'ai pu réprimer un sanglot.

Les yeux de maman se sont éclaircis. Elle a encore murmuré mon prénom, dans ce qui ressemblait à une prière. Lorsqu'elle a tendu la main, j'ai vu les pustules sur ses bras. Elles étaient grosses comme des roses et remplies de pus.

Si je la laissais m'étreindre, elle m'envelopperait dans la maladie. Je deviendrais comme elle.

Mes pieds étaient plantés dans le sol. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là avant de persuader mon corps de fuir.

Papa a dû payer une énorme somme d'argent pour que le médecin ose venir chez nous. Ebba s'est mise à pleurer en voyant son masque. Il couvrait tout son visage et avait un long bec, rempli d'herbes qui devaient le protéger. Son manteau noir

flottait derrière lui lorsqu'il est entré dans la chambre, lui donnant l'air d'un oiseau sorti tout droit de l'enfer.

J'aurais dû m'éloigner, mais je suis restée dans l'embrasure de la porte. J'ai tout vu. Le médecin a essayé de brûler les bubons. D'abord avec du feu, puis avec de l'acide corrosif. Comme rien ne fonctionnait, il a essayé de les découper, mais les bubons étaient profondément enracinés dans la chair. Maman n'arrêtait pas de hurler, même après que papa a jeté le médecin dehors.

Ses cris résonnaient entre les épais murs de pierre et nous poursuivaient à travers les pièces de l'appartement. Se boucher les oreilles ne servait à rien. Il n'y avait nulle part où aller. Nulle part où fuir. J'ai même continué à entendre les hurlements pendant les brefs moments où j'ai réussi à m'endormir. J'ai rêvé d'oiseaux noirs.

La voix de ma mère, qui avait toujours été si douce et chaleureuse, est devenue sombre et fêlée. Et pourtant, elle continuait à crier. On aurait dit un démon, désespéré et furieux.

Papa a fait venir un pasteur, pour que maman puisse confesser ses péchés et recevoir les derniers sacrements. Le pasteur avait une éponge imprégnée de vinaigre dans la bouche. Je ne sais même pas si maman a remarqué sa présence. Ses cris devaient couvrir toutes les paroles de Dieu.

Pour finir, j'avais l'impression que ses hurlements avaient pénétré tout mon corps. Comme s'ils étaient devenus une partie de moi. J'ai cru que j'allais perdre la raison, et j'ai prié Dieu de ne plus avoir à les entendre.

La nuit était tombée lorsqu'il a exaucé mes prières. Et j'ai

appris qu'il existait quelque chose d'encore plus terrifiant que ses cris.

Le silence qui s'est ensuivi.